

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 5

Artikel: La fiancée éternelle : [suite]
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un paysan vaudois

AU BANQUET DU GRAND CONSEIL
du 1^{er} février 1893.

Tous nos journaux ont parlé de ce banquet de fin de législature qui a été fort gai. On sait qu'après le discours de M. Ceresole, la réunion de nos députés a pris une tournure tout à fait familière. M. Emile Favre, député d'Echallens, est entré dans la salle vêtu d'une blouse, et a adressé à ses collègues ce discours en patois :

Bondzo monsus lé conseillés !

Vo zité ébahi dè mè vairé et vo démandou bin estiusa dé veni vo dérindzi dein voutron banquiet.

Je veniou d'ao Dzorat et ne mè mécliou pas bin dè politica : tot justou po lièrè lè papâi et savâi on bocon cein que sè passè ; mâ stau dzo passâ mè su de : « Vouaique la tenablia d'ao Grand Conset » que va fini, noutrè grand conseillés » van rintra tzi leu et sè porrâi que quo- » qué-zons ne revignont pas. Té foudrài » portant lè zavâi vu on iadzou. » N'est pas que n'en cognaisou dza coquè-zons, d'abô lè noutrou et poui Ruffy lou conseillé d'Etat, que vin quoquè iadzou per tzi no ein colonet et qu'on m'a montra.

Mè su dan revou on bocon, ié met ma rouillière, prâi ma carletta et ma canna et mè su inbantzì po Lozena.

Su arrevâ à la Cîtâ d'abô apri midzo et ié reincontrâ l'ussi Thuilâ dè Fraïdévela, qu'est ion dé mè zamis, n'in éta ào catzimou enseimblou. L'ai ié démandâ se lo Grand Conset sè teniai adi ào mimou indrâi, et m'a de què oï. Mâ tî trâo tâ, que mè fâ, ie vinian dé parti.

— Mâ volian revenista véprâ ào quiet ?
— Ouâh ! l'an fini l'ao séance.

Bon ! que mè su de, san bin adi lè mimou ! L'an dza gagni l'ao dzorna et onna balla dzorna ! peindeint que no no faut no lévâ à trai z'hârèrs dâo matin ein tzautin et à cinq hârèrs ein hiver et no escormantzi quantié à n'hârèrs dâo né po gagni onna tota petita dzorna !

Mâ, à prouprou, dis-mè vâi io porré ein vairé quoquè-zons ?

— Te n'â qu'à allâ ào Casino-Théâtre io san zu dinâ ti einseimblou.

— Caise-té fou !... ti einseimblou !... d'ai ristous, d'ai radicô, d'ai mitous et d'ai socialistres. Te ne mè fari pas avala clia que.

— Se te ne vaô pas mè crairè, va lai vairé.

— Iamère prau lâi alla ; mâ nousou pas.

— Va l'ai adi, tè volian bin rechâidré, san dâi bons lulus.

Le su dan veniai avô, mâ grulâvou on bocon dein mè tzaussés ein arrouveint. Quand ié su que l'étai on artilleu que coumandavè perque, cein m'a rassurâ on bocon, po cein que ié fé mon servîcou militêrou dein l'artilliéri.

Ié fé dèmandâ à cé artilleu se poivou intra et m'a de qu'oï. Mè gênavou on bocon peindeint que vo z'accutavè cliâu bio discou et ie su resta su lou leinda dé la porta à accuta assebin, mâ quand monsu, Cérésolé la zu fini su intra et mè vouaïque !

Ora, laissi mè vâi derè lou pliési que ié dè vo vairé ti einseimblou et d'accuta cliau discou dé pé et de fraternité.

Né rein à vo derè et à vo coumanda ; mâ cein est bin veré que per tsi no on voudrâi que cé miquemaque botzâi et que vo ne seyi pas adi à vo tzecagni et à vo méprezi. Voeique lé zélekchons que van veni, lè papâi van derè cliau que ne san pas dè lâo bô, lè traïta dè canaillès, dè bracaillons, dè géomètres, dè crouïo citoyens et treinté six autrè bougréri dè noms et derè que ne lâi a rein qué cliau dé lâo parti que san dâi bons citoïens ! Eh bin, l'est cein que foudrài vairé botzi. N'amin ti noutron pâi et no faut tâtzâi dè no zaccordâ po son bin.

Cein que désirou por vo l'est que vo vo z'accordâi adi coumeint ora et se vo vo zeinteindè bin vo porria bin ti réveni !

Ora iamérâ prau bâré quartetta avoué vo, se vo voliai mè lou permettrâ et férè on bocon voutra cognessance. Yé oïu parlâ dâo conseillé dai zovrâi, que l'an bin lou drai d'in avâi ion. On m'a de que l'étai on to bio luron et mè farâi pliési de lâi serra la man, se l'est perque.

A la voutra !

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

II

Cette découverte la troubla et la rendit toute honteuse. Elle se permettait d'aimer quelqu'un ? Elle se rassura. Lui, ce n'était pas quelqu'un, c'était... lui ! Elle ne douta pas un instant que son amour ne fût partagé ; il lui eût paru impossible qu'il en fût autrement. Elle devint songeuse. Elle se rappelait les plus petits événements de leur enfance ; elle s'abîmait dans des rêveries sans fin. Elle se promenait des heures entières dans le jardin où ils avaient tant de fois joué ensemble ; il n'y avait pas un coin, pas une allée qui ne lui rappelât quelque souvenir. Ici, elle était tombée, il l'avait relevée ; comme elle boitait, il l'avait portée dans ses bras jusque chez ses parents : là, il avait dénoué ses nattes et admiré ses grands cheveux. Elle avait fait une maladie et dans sa convalescence il ne l'avait pas quittée. Elle se remémorait surtout cette journée où ils s'étaient promenés tendrement pressés l'un contre l'autre, les baisers sur le cou ! Elle n'oubliait rien. Confiante, elle attendait.

Son émoi fut grand lorsqu'elle apprit qu'il allait revenir. Il avait écrit qu'il arrivait. A partir de ce jour elle apporta un grand soin à sa toilette, elle devint coquette. Elle se coiffait et se décoiffait dix fois dans la journée, ne se trouvant jamais bien. Elle consultait son miroir à chaque instant : si elle allait ne pas lui plaire ? Son miroir la rassurait, elle n'était

pas trop mécontente de sa figure. Modestie à part, on pouvait trouver plus mal.

La joie la rendait folle ; elle, si calme d'habitude, elle redevenait enfant : elle chantait, riait pour un rien. Elle pensait à lui constamment, se posait mille questions : Comment se rait-il ? Avait-il beaucoup changé ? L'aimerait-il toujours ? Elle en rêvait toute la nuit.

Enfin, il arriva. Elle l'attendait à la gare avec ses parents. Il avait changé, en effet, il avait grandi ; c'était un beau garçon à l'air distingué, un peu froid. Il était bien mis ; une redingote sortant de chez le bon faiseur emprisonnait sa taille svelte. Le chapeau à haute forme lui allait à ravir. Ses sourcils, d'un noir de jais, se détachaient sur son teint pâle et lui donnaient une physionomie calme ; des favoris naissants encadraient ses joues. Il était très bien.

Elle resta en admiration, comme hypnotisée. Son cœur battait à tout rompre sous son corsage. Très correct, il lui prit la main qu'il pressa légèrement ; elle pensa qu'il aurait bien pu l'embrasser.

L'entrevue fut un peu froide. Il ne la touoya plus. Elle fut réservée comme doit l'être une jeune fille. Depuis qu'elle n'était plus ignorante, qu'elle savait que c'était de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, elle était moins hardie. Elle aurait voulu le trouver plus expansif, quoi qu'elle sentit bien qu'il ne pouvait plus la traiter en gamine. Il ne repartait que dans trois mois ; ils renoueraient leurs bons rapports d'autrefois.

Dès lors, elle passa son temps à le guetter ; le voir passer, c'était son bonheur. Elle se plaçait près de la fenêtre, elle n'en sortait plus. Souvent elle le rencontrait avec le docteur Grivet, un vieux médecin ; ils causaient sérieusement.

Un soir, ils furent réunis. Pour fêter le retour de l'étudiant, ses parents invitèrent les siens à dîner ; elle fut placée à côté de lui.

Il fut rempli d'égards. Il mit la conversation sur le terrain scientifique ; comme tous les débutants, il avait le feu sacré. Il lui parla de ses études, de ses intentions ; il se préparait à concourir pour l'internat. Il lui expliqua ce que cela signifiait, il espérait être reçu.

Elle l'écoutait religieusement, approuvant à l'avance, mais elle eût préféré qu'il parlât d'autre chose : de leur enfance, des courses dans la forêt, des joyeuses parties de campagne, des baisers sur le cou !

Il n'avait pas l'air d'y penser, ni de faire attention à sa coiffure, qui cependant n'avait jamais été mieux réussie.

Il la regardait, mais il ne la voyait pas ; la science est une terrible rivale.

Il lui avoua qu'il avait le dessein de rester à Paris, qu'il préférait le séjour de la capitale à celui de leur petite ville.

Cette fois, elle combattit son projet. Elle était indignée ! Elle détestait ce Paris qui voulait lui prendre tout ce qu'elle aimait au monde.

— Rien ne vous attire donc ici ? demanda-t-elle en le regardant tendrement.

— Sans doute, j'ai mes parents, dit-il.

— Eh bien, et vos amis, ne les comptez-vous pas ?

Il s'excusa par politesse.

Après le dîner, elle l'emmena dans le jardin. Elle lui parla de leur enfance. Il écoutait d'un air distrait. Quand ils arrivèrent près de la tonnelle, à l'endroit où il l'avait embrassée :

— Cette allée ne vous rappelle rien, lui dit-elle en rougissant.

Il chercha.

— Ici-même, reprit-elle d'une voix tremblante, un jour que nous étions seuls, ne vous souvenez-vous plus de notre promenade... sentimentale.

Il haussa légèrement les épaules.

— Ah ! oui, dit-il, tout cela ce sont des enfantillages.

Des enfantillages, les baisers sur le cou ! Il avait oublié, l'ingrat ! Elle les entendait encore retentir ces baisers, ils lui brûlaient la peau ; ils avaient fait battre si délicieusement son cœur.

Ce qu'elle souffrit.

Quand elle le quitta, elle était mécontente. Elle éprouva le premier chagrin sérieux de sa vie. Elle pleura toute la nuit ; sa belle confiance dans l'avenir était ébranlée. Pour la première fois, elle s'aperçut qu'il était possible qu'elle ne devint pas sa femme.

(*La fin au prochain numéro.*)

On coumandémeint pas tant militéro.

Tsacon ne pâo pas menâ la leinga coumeint onna fenna, hormi pététrè lè z'avocats et lè menistrès, qu'ein font meti, et onco ! mà se clliâo que n'ont pas tant dè boutafrou ne sont pas dâi tâdiés, s'ein tiront adé se l'ont oquî à derè ; et quand bin cein ne sarai pas débliottâ coumeint dein on lâivro, sè sâvont férè compreindrè.

Lo vilhio comi d'exerciço d'on veladzo dâo coté dè per lè âotré, étai on gaillâ que savâi menâ on appliâ, conduirè lè bâo et que cognessâi son meti dè pâysan ; mà se n'étai pas coumeint cé dè la « fita dâo quatooso, » que conduisâi noutra melice en veretablio sordâ, savâi tot parâi s'ein teri quand coumandâvè sè z'hommo.

Dâo teimps que lo dépou dévessâi férè l'exerciço ào sailli-frou, la demeindze, po ne pas que clliâo valottets arre-véyont trâo noviço à la caserna po passâ à l'écoula, lè comi dè ti lè veladzo lè fa-sont caminâ po lâo z'appreindrè à martsî ào pas, à férè demî-tou, par file à droite, par file à gauche, et à férè harte ti einseimblîo, que y'avâi ma fâi onco prâo à recordâ po que cein aulè bin.

Onna demeindze que lo comi dè ce veladzo que vo parlo fasâi traci son dé-pou su la pliace, ein martseint à coté, ye guegnivè on tsamp d'espacette, qu'êtai à li, et ne fe pas atteinchon que l'arrevâvont drâi contrè on adze. Adon coumeint n'ia vai pas moian d'allâ pe liein et que clliâo valottets ne dévessont pas s'arrêtâ qu'âo coumandémeint, lo comi s'est-te cru découte se n'appliâ, ào bin n'a-te pas z'u lo teimps dè vito sè recordâ ? diabe lo mot y'ein sé ; mà tan-tiâ que quand l'a vu que cein pressâvè et que sè faillâi dépatsi dè lè férè ar-rêtâ, l'a coumandâ : *Heu-hâ!*

Et se sont arrêtâ.

Echos du banquet du Club Alpin.

Au dernier banquet du Club Alpin, un des membres de cette Société a donné lecture de la lettre suivante par laquelle un guide des Alpes s'excuse de n'avoir pu assister à cette petite fête, appelée par plusieurs clubistes le *banquet du sac*.

Mon cher Mossieu,

Je n'ai pu venir cette année au banquet du Saque, comme je l'aurais voulu parce qu'il y a des mauvaises langues qui ont dit à ma femme que ces réunions n'étaient qu'un prétexte pour chopiner et faire de la politique.

Tout d'abord j'ai remarqué depuis longtemps qu'il manquait une véritable tête de chamois dans votre loca, et mé-memment que je vais vous en envoyer une que vous donnerez en mon nom au Culbe.

Vous n'avez pas besoin de redire que la chasse est encore à ban par chez nous cette année et que ça couté 80 francs quand on se fait prendre par le garde. Vous comprendrez que j'aime mieux rester au coin du feu à fumer ma pipe en lisant l'*Echo* que risquer d'attraper l'amende.

Alors comme la chèvre rousse à mon frère est morte du piétain, j'ai acheté la tête pour une pièce et coupé une brique les poils sur le cou. Je me pense bien que ces messieurs de la ville n'y verront que du feu et de la paille de fer.

Ensuite de ça, je voulais aussi apporter une bouteille de genciane de la toute pure, celle là, à votre nouveau président. Pour un homme d'attaque c'est un homme d'attaque ; en voilà un qui sait se remuer, ossi respect pour lui. Seulement on a pas pu cuire tous ces jours rappo au bois à rentrer et puis on na plus rien de racines. Ces brigands de Valaisans nous les ont toutes volées.

A propos savez-vous qu'on prépare une nouvelle pointe pour l'année prochaine parce qu'on ira plus bien longtemps sur Pierre Cabotse. Ce sera bien su d'ernier Anzeinda et on l'appellera Tête Jacotze. Dors en là tout le monde voudra y allé et ça nous fera bien des courses pour deux ans. Après celle là on en trouvera bien une autre. On peut encore en pousser des bonnes à ces messieurs de Lausanne qu'on en faisait de puissante recafées hier soir en buvant le café !

Mais je ne veux pas vous royaumer plus longtemps et seulement vous envoier les bonnes salutations des gens de la montagne et tous nos vœux pour la réussite de votre abéï.

Section bourgeoise. — Nous n'avons entendu que des éloges sur la charmante soirée donnée samedi dernier par cette vaillante Société. Tous les exercices gymnastiques, exécutés d'une manière irréprochable, ont

été couverts d'applaudissements. L'enthousiasme de la salle n'a fait qu'augmenter à la vue des délicieuses *Scènes alpestres* et de la *Valse de Lauterbach*, rendues avec une fidélité, un brio vraiment remarquables. Nous avons la certitude que le même programme, répété dans une seconde soirée, n'aurait pas moins de succès.

La section vaudoise de la **Société de Zofingue** nous annonce pour lundi et mardi une soirée littéraire et musicale dont le programme offre un attrait irrésistible. Aussi bien les billets seront-ils vite enlevés, s'ils ne le sont déjà. Ces soirées sont de véritables fêtes lausannoises, et pas n'est besoin d'en faire l'éloge : on sait que tout y est gracieux, charmant, original. Et puis quel plaisir d'applaudir ces jeunes acteurs qui nous sont connus, qui n'ont pour ainsi dire dans la salle que des parents ou des amis... C'est donc lundi 6 et mardi 7 !

Curieux détails sur le froid.

Pendant une quinzaine, dit un collaborateur de la *Famille*, de Paris, nous avons vécu en pleine Sibérie ; on pouvait, avec un peu de bonne volonté, se croire transporté dans un autre hémisphère.

Pour me réchauffer, par la comparaison, j'ai eu l'idée de fouiller de vieilles annales afin d'y chercher les plus grands froids endurés par l'homme.

En 859, la mer Adriatique gela de telle sorte que l'on pouvait aller à pied de la terre ferme à Venise.

Un siècle avant, le Pont-Euxin avait gelé sur une longueur de 100 milles à 30 coudées de profondeur. C'est du moins ce que rapporte le patriarche Nicéphore.

En 1737, des Académiciens furent envoyés en Laponie pour y mesurer un degré du cercle polaire. Le thermomètre y descendit au 37^e degré de l'échelle Réaumur. Lorsqu'on ouvrait la chambre chaude, dans laquelle les savants se trouvaient enfermés, l'air du dehors convertissait sur le champ en gros tourbillons de neige la vapeur qui y était contenue.

A Yeniseisk en Sibérie, les pies et les moineaux mouraient en l'air et tout ce qui pouvait geler était aussitôt converti en glace.

Les Hollandais qui, sous la conduite de Hemskerke, cherchèrent le chemin de la Chine par la mer septentrionale, durent passer l'hiver à la Nouvelle-Zemble en 1596 et y subirent un froid excessif.

Malgré le feu entretenu dans leur hutte, il y gelait si fort, que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, les lits mêmes aussi. Tout gela, jusqu'au vin de Xérès qui se distribuait par morceaux. Le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Ils se firent des chaussures avec des peaux de mou-